

# LE TERRITOIRE DE LA VALLEE DU NIARI ET SON EXPRESSION TOPONYMIQUE

**Lucien NIANGUI GOMA**

*Maître de Conférences CAMES*

*Université Marien Ngouabi (Congo-Brazzaville)*

*nianguigom@gmail.com*

## **Résumé :**

*En tant que domaine interdisciplinaire, la toponymie étudiée, en premier lieu, l'origine, la signification et l'évolution des noms de lieux d'une langue. Les toponymes dans le territoire kongo de la Vallée du Niari sont liés tant à l'histoire du peuplement qu'à leur origine et à leur évolution socioculturelle. Ils renseignent sur la vie collective des Kongo sous divers aspects. Ainsi, quel que soit le point de vue dont on étudie un toponyme kongo, il faut toujours envisager la localisation et l'ancienneté de ce toponyme, ce qui serait d'une utilité réelle pour l'établissement de l'étymologie du terme en question. Pour le territoire de la Vallée du Niari, il convient de dire que cet espace en soi n'a jamais fait l'objet de nombreuses études, surtout concernant la toponymie. Cependant, aucune de ces études, n'a examiné même superficiellement les modalités d'appropriation de l'espace par l'intermédiaire du nom de lieu. Faute d'études théoriques concernant ce problème, nous tenterons de dégager certains phénomènes de base en scrutant l'univers toponymique dans le territoire de la Vallée du Niari. Nous savons tous que les noms des lieux et des peuples sont chargés d'histoire. A leur façon, ils disent le passé. Et si la mémoire collective les a conservés, c'est précisément pour les raisons même qui les ont fixés : parce qu'ils scandent les lentes mutations des sensibilités et mœurs, les étapes des migrations, les moments d'une nature apprivoisée, jusqu'à servir de repères à des ensembles ethniques et à leurs territoires. Cette étude se propose de situer d'abord le territoire de la vallée du Niari, ensuite, de démontrer que la vallée du Niari était autrefois un territoire de la province royale du royaume de Kongo et enfin, montrer que ce territoire est en lui-même, l'expression d'un langage toponymique. Pour y parvenir, une méthodologie de recherche est utile, celle qui consiste à interroger les sources (orales, écrites), avant de les passer au crible de la méthode de Jan Vansina, méthode qui consiste à croiser les informations pour en soutirer la vérité historique.*

**Mots clés :** Vallée du Niari, toponyme, territoire, histoire, mémoire collective.

## Summary:

*As an interdisciplinary field, toponymy studies, first and foremost, the origin, meaning and evolution of place names in a language. The toponyms in the Kongo territory of the Niari Valley are linked as much to the history of the settlement as to their origin and their socio-cultural evolution. They provide information on the collective life of the Kongo in various aspects. Thus, whatever the point of view from which we study a Kongo toponym, we must always consider the location and the antiquity of this toponym, which would be of real use for establishing the etymology of the term in question. . For the territory of the Niari Valley, it should be said that this space in itself has never been the subject of numerous studies, especially concerning toponymy. However, none of these studies has examined even superficially the modalities of appropriation of space through the name of place. In the absence of theoretical studies concerning this problem, we will attempt to identify certain basic phenomena by examining the toponymic universe in the territory of the Niari Valley. We all know that the names of places and people are full of history. In their own way, they tell the past. And if the collective memory has preserved them, it is precisely for the very reasons which fixed them: because they punctuate the slow mutations of sensibilities and morals, the stages of migrations, the moments of a tamed nature, until to serve as benchmarks for ethnic groups and their territories. This study aims to first locate the territory of the Niari valley, then, to demonstrate that the Niari valley was formerly a territory of the royal province of the kingdom of Kongo and finally, to show that this territory is in itself, the expression of a toponymic language. To achieve this, a research methodology is useful, which consists of questioning the sources (oral, written), before sifting them through the method of Jan Vansina, a method which consists of cross-referencing information to extract the historical truth.*

**Key words:** Niari Valley, toponym, territory, history, collective memory.

## Introduction :

Dans toutes les sciences dignes de ce nom, il existe des notions fondamentales dont la définition et le rôle doivent être rigoureusement posés afin d'éclairer tous les autres éléments

connexes qui gravitent autour d'elles. Négliger cette activité de premier ordre risque d'hypothéquer sérieusement le fonctionnement de ces branches du savoir humain et de les reléguer au simple rang d'activités intellectuelles. Or, à ce jour, il nous paraît sans aucune prétention, que cet aspect est négligé dans le sens où aucune étude systématique n'existe sur la notion toponymique dans l'espace kongo, en regard de son identification, de sa désignation, du désignant et du désigné, des modalités d'appropriation de cet espace par les Kongo.

Comme, depuis toujours, les hommes étaient obligés de dénommer, par individualisation, les réalités environnantes. Ainsi, les noms de lieux reflétaient le lien entre l'homme et la nature, entre la société et le milieu environnant.

L'un des objectifs que nous nous sommes fixés en élaborant la première tranche de notre recherche, c'est de tenter de préciser avec plus d'exactitude possible et de façon scientifique ces notions et le champ sémantique des vocables toponymiques qui les expriment. Cet exercice de repérer les toponymes demeure indispensable pour pouvoir poursuivre par la suite l'examen dans le territoire kongo de la vallée du Niari.

Il s'agit dans ce texte de présenter d'abord l'espace kongo de la vallée du Niari et de son peuple qui sont les gens de Ndingi de Dapper et/ou du Nsundi de Cavazzi (Bembe, Sundi, Dondo, Kunyi et Kamba). Ensuite, montrer l'antériorité de ce peuple dans leur territoire autrefois, province royale de Nsundi. Enfin, montrer que la vallée du Niari est une expression des réalités toponymiques kongo.

Nous ne prétendons pas ici, offrir dans ce présent travail une mise au point définitive sur tous les problèmes soulevés par l'espace et le langage toponymique kongo, car la fonction première des toponymes est évidemment de désigner ou de nommer. Il s'agit plutôt d'un canevas de discussion, d'une amorce de solution maints problèmes jusqu'à maintenant irrésolus, ou insuffisamment creusés qui susciterait une

réflexion et des échanges féconds sur les réalités toponymiques dans le territoire des Kongo de la Vallée du Niari, parce que « jamais personne n'a nommé dans sa langue tant de terres ni tant d'eaux, (Félix-Antoine Savard, cité par Jean-Yves Dugas (1984, p455) ».

Pour conduire une telle étude, une méthodologie historique rigoureuse était utilisée, celle qui consiste à interroger et collecter les informations (sources orales et sources écrites) bien avant de les passer au crible des critiques historiques pour en sortir la vérité.

## 1 - le territoire kongo de la vallée du Niari

Avec une superficie de près de 30.000 km<sup>2</sup>, le territoire des Kongo de la vallée du Niari, couvre toute la longueur de la vallée du Niari qui coule nord-sud jusqu'à la mer. Au sud, à 150 Km de la mer, l'axe de la vallée est barré par le massif montagneux du Mayombe qui culmine, à l'est, à plus de 1000 m (Mont Nvunguti) ; au nord, bouclant le système les plateaux beembe et Minkengue où la Bouansa et le Niari se frayent un difficile passage (Dominique Ngoïe Ngalla, 2007, pp. 13-14). A l'est, le pays des Kongo de la vallée du Niari rencontre dans les collines de Mindouli, le bloc teke qui, dans cette contrée, s'enfonce en coin dans l'aire Kongo *stricto sensu*, jusqu'à la Loufoulakari et le fleuve qu'il franchit. A l'ouest, les Kongo du niari font frontière avec le bloc eshira-ndumu qui peuple le massif du niari et longe la nianga-louéssé. Il s'agit des Lumbu, Tsangui, Nzabi, Punu, kota et Teke-Sayi.

Ce grand ensemble présente, en même temps, une certaine unité physique et surtout géologique : la série schisto-calcaire avec les lacunes d'érosion dites de la série de la Louvila et de la Bouenza. Cette vallée du Niari occupe une position monoclinale dans le schisto-calcaire sur le flanc nord du vaste synclinal sédimentaire, qui sépare les formations métamorphiques du

Mayombe des granites et des gneiss du Massif Central gabonais. En amont de Loudima, la plaine d'une largeur moyenne de 50 km et s'élargit en aval sous le nom de boucle du Niari a permis le développement de la culture extensive. Un tel contexte géographique et sociologique explique assez l'implantation des clans que la tradition range parmi les clans-mères du royaume de Kongo : Mbenze Kongo, kinanga kia Kongo et Nsundi kongo (Dominique Ngoïe Ngalla, 2007, p. 7).

Après avoir défini les limites territoriales de nos Kongo de la vallée du Niari, il est évidemment normal de nommer et d'identifier les peuples qui y habitent.

Pigafetta qui a longtemps séjourné au royaume de Kongo de 1578 à 1583, ne nomme ni n'identifie les populations qui habitaient la vallée du Niari. Les seuls habitants de l'arrière-pays de Loango que connaisse Pigafetta sont des Amboes que les cartes de l'époque localisent dans l'actuel massif du Chaillu. Ne s'agit-il pas de Buwumvu mal transcrit ? On ne le sait. Cette communauté culturelle que Pigafetta attribuait aux groupes de Nzebi et Tsangui réduit sur le plan géographique ne pourrait pas avoir bougé du territoire. Les Teke, voisins de ces Amboes et du royaume de Loango sont toujours là, solidement implantés. Les sources de l'époque donnèrent à ces Amboes et à ces Teke pour uniques voisins des Vili du Loango, si bien que, lorsque dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, O. Dapper rapporte qu'au voisinage du Loango, il y avait dans ces pays, les langues et la culture portant des profondes ressemblances avec celles des habitants de Ndingi. Il ne vient pas tout de suite à l'esprit d'un certain nombre de chercheurs qu'il pût s'agir des sociétés et des civilisations de la vallée du Niari qu'à partir de leurs configurations culturelles si proche de celles des Kongo de Loango : Beembe, Dondo, Kamba, Sundi et Kunyi, migrés, d'après leurs traditions, du royaume de Kongo (Dominique Ngoïe-Ngalla, 2003, p. 186). Pas de n'importe quelle partie du royaume, dit de leurs mythes, mais du centre même de royaume,

le pays, justement du groupe ethnique Kongo. Ces traditions pèsent lourd sur les hypothèses de la chronologie de l'installation des Kongo dans la vallée du Niari échafaudées par Marcel Soret (1959, p. 95), Marie Claude Dupré (1973, p.57), Georges Dupré (1975, p. 65) et Gilles Sautter (1962, p. 62).

A partir des descriptions qu'en fait O. Dapper au XVII<sup>e</sup> siècle : localisation, particularités géographiques, linguistiques et culturelles, on remonte, sans trop de peine, à l'identité ethnique de ses habitants aux temps anciens. Le Ndingi de Dapper (XVII<sup>e</sup> siècle), puis Proyard (XVIII<sup>e</sup> siècle), c'était sans recherches laborieuses, le pays des ancêtres des habitants des deux Départements congolais actuels appelés Bouenza et Niari. Dès l'époque ancienne des grands rois, ils furent connus sous leurs ethnonymes actuels. On n'a aucune raison sérieuse d'en douter. Que les noms de ces groupes n'apparaissent qu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans les sources écrites (Georges Dupré, Marcel Soret) ne signifie nullement que les sociétés et les groupes qui les portent étaient apparus au XIX<sup>e</sup> siècle avec ces sources.

A partir de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et début du XVII<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement détachés politiquement et administrativement d'un royaume en décadence, les pays du Niari non encore soumis au Loango amorcent une histoire particulière ou plutôt refont l'histoire de Kongo, mais en sens inverse : la régression vers l'antique indépendance des communautés villageoises. Que, du reste, l'organisation de la nation Kongo en Etat n'avait pas toutes détruites. A la débâcle de Kongo, s'amorce alors, vraisemblablement un nouveau cycle d'organisation politique à l'image de la première qui avait abouti à la formation de royaume de Kongo. Le point zéro, l'unité de base : les communautés villageoises, clans et lignages, évoluant en entités géographiques et politiques plus larges, le territoire, le *nsi* ou le *kontsi*. Ces territoires sont dirigés par un chef de *nsi*, qui reconnaissent d'abord de facto et bientôt de jure l'autorité morale au départ, de l'un d'entre eux sur eux tous, sont

cependant chacun chez soi, sur son territoire, sa propriété, sa terre, dont ils connaissent parfaitement les limites qui sont des cours d'eaux, des collines, des marais, des forêts, des vallées, etc. (C. Pleigneur, 1887, p 8).

Pour échapper à des tensions claniques intolérables, bien des Kongo sautèrent le pas, contribuant de la sorte à la richesse en hommes du voisin. Ainsi, naissent dans la vallée du Niari, les principautés terroirs : terre Moukoko-Mazuka, terre Mouyabi-Kimpo, terre Nkwaka, terre Nkombo-Ngoma, terre Mbemengondo, terre Mukila, terre Ntamba Mpinda, terre Mapata, terre Bikindou, terre Nkabu, terre Mobwilu-Ngoma, terre Kibangu-kitsalu, terre Ndzungu, terre Mbungu-Mwele, terre Mwandu, terre Mwele-Mabiala Ma Mbungu, terre Ngimbi-Bwanga, terre Mwansa Ndombo, terre Ngayaka chez les Yaka, etc. (Dominique Ngoïe-Ngalla, 1980, p. 8). Sur leurs structures politique et administrative, si bien faites, l'administration coloniale créa des tribus, des terres et des cantons.

La solidité de leur organisation sociale et politique, le niveau élevé de leur structure économique, la cohérence au temps de Dapper toujours de leur culture, sont au contraire, de bons indices du caractère ancien de leur installation dans cette région (Dominique Ngoïe-Ngalla, 2007, p. 33). C'est, au terme sans doute, d'un long processus de construction historique de leur identité comme communauté culturelle. Ces groupes sont des ethnies qui se construisent pas à pas, à partir d'éléments culturels hétérogènes par leurs origines culturelles et historiques. Ils s'affirment Sundi, Beembe, Kamba, Dondo et kunyi qu'au terme d'un temps de longue durée et ne tardèrent pas à déborder leur territoire exigü pour s'étendre dans un premier temps sur les marges de leurs voisins Teke, Yaka qui constitue un cas très particulier au regard leur positionnement en pays Teke sont aussi des Kongo, venus de Ndingi selon la thèse soutenue par Marcel Ipari, et eshira-adumu. Les choses se passèrent, d'après le mythe à la montagne de kenyi-kenyi. Toutes ces ethnies : kamba,

dondo, sundi kunyi et bembe sont sorties de Nsundi. Le premier homme crée fut Kinanga kia Kongo, puis Mbenze Kongo, Ntandu Kongo<sup>1</sup> et les deux jumelles Ntsimba et Nzusi. De Ntsimba, descendent les Dondo et les Sundi, de Nzusi, les Kamba, les Kunyi et les Beembe. De mont kenyi-kenyi, ces groupes sans doute s'en sont lentement démarqués jusqu'au jour où ils glissèrent dans la vallée du Niari, où l'espace géographique, le temps et l'histoire fabriquant des groupes distincts les jeta chacun dans son aventure particulière.

Après avoir trouvé la clé de l'énigme de la délimitation du territoire et de l'identité ethnique des habitants de la vallée du Niari au temps de Pigafetta et Dapper, il se cache cependant entre ces cinq groupes ethniques, l'existence de réels rapports de parenté culturel et sociologique pris au sérieux par ces populations toujours soucieuses de la sauvegarde des liens sociaux et de l'élargissement du cercle de parenté. Cela explique la dynamique des échanges inter-claniques et interethniques qui, de vieille date, créèrent entre toute la vallée du Niari un sentiment d'attachement très fort, à dates plus ou moins régulières, au rythme des événements familiaux : mariages, obsèques, les clans apparentés se font une obligation de se retrouver, pour maintenir vivant le lien qui les rattachent les uns aux autres. Cependant, en tout état de cause, pour leur identification en tant que culture et société, c'est au modèle niarien qu'ils se réfèrent. Celui-ci se traduit par cette grande proximité culturelle linguistique notamment, observé chez les Kongo de la Vallée du niari. Pas de mystère puisque leurs ancêtres descendraient d'une même aïeule. Le mythe célèbre ici en fait l'excellence de leur territoire cousu ensemble en quelque sorte condamnés à se mélanger. Les échanges commerciaux, religieux qui de ce fait allaient rythmer en permanence la vie de ces groupes ethniques. Ces échanges généralisés aboutirent chez les cinq, à la formation d'un fond ethnique, culturel commun auquel s'identifient tous les groupes

---

<sup>1</sup> Ancêtres fondateurs dont se réclament les traditions beembe, dondo et kamba.

Kongo de la vallée du Niari. C'est ici sans doute que se révèle le rôle du mythe qui certains pensent discriminatoire et probablement tardif, le mythe de Ntola qui fait des Beembe, des Kunyi, des Dondo, des Kamba et des Sundi, une même origine.

## 2 - La vallée du Niari, territoire du Nsundi-Kongo

Le premier à parler du Nsundi est un texte parut en 1591 et signé Pigafetta-Lopes. Texte que F. Ewani qualifie de « très ancien ». Dans sa partie portant sur la description des provinces du royaume de Kongo ce texte révèle à propos du Nsundi ce qui suit :

Cette province est la plus proche de la capitale du Congo, nommée San Salvador. Elle commence, hors du territoire de celle-ci, à une distance de quarante milles et s'étend jusqu'au fleuve Zaïre et au-delà, dans la partie qui porte le nom de cataracte... En remontant le fleuve, elle comprend les deux rives ; vers le nord, elle confine ainsi à l'anzicana et aux Anziques (F. Pigafetta et D. Lopes 1591, p. 66).

La valeur de ce texte réside dans la mesure où il montre la province de Nsundi dépassant le fleuve Congo, côté nord et occupant ainsi les deux rives dudit fleuve. Mais, il est tout de même utile de se poser cette question : remonter le fleuve à partir d'où ? S'il est vrai que les Portugais connaissaient bien l'embouchure du Congo à partir de laquelle ils reconnurent le royaume Kongo, il faut alors conclure que la remontée du Congo devait partir de son embouchure. Or lorsqu'on remonte ainsi le fleuve à partir de Mpinda et Cabinda que trouve-t-on sur la rive nord ? La culture kongo. Sur la rive droite cette culture se déploie de Vungu, (actuelle région Yombe) de la République Démocratique du Congo, jusqu'à la vallée du Niari. Sur ce point au moins Duarte Lopes avait raison. La région du Bas-Congo et la Vallée du Niari relevaient de l'archaïque Nsundi. Ce que la tradition désigne par Nyadi-Sundi, « la grande eau appartenant

au Nsundi » est bien sûr l'actuel Niari. Au niveau des cataractes ou la région du Pool, le Kongo rencontrait le Teke. Ce qui veut dire que le royaume de Kongo n'était pas limité au nord par le fleuve comme l'avait prétendu M. Soret et A. Ndinga et aussi F. Ewani. La zone des cataractes où selon Pigafetta le royaume de Kongo a sa frontière avec le Teke est la région du Pool ainsi que nous le verrons plus loin Sundi est un duché qui est la troisième province du royaume. Il commence à treize lieues ou environ au Nord-est de Saint-Salvador, capitale de tout État. Le Zaïre le borne du côté nord, de manière pourtant que les Ducs de Sundi ont des domaines, et se rendent maîtres peu à peu des terres et des peuples qui sont de l'autre côté de la rivière (fleuve Congo).

On peut trouver bien de concordances sur le Nsundi du nord entre ce texte de Pigafetta et celui de Cavazzi un autre texte ancien. En effet Cavazzi (1687, p. 87) rapporte :

Si le Nsundi avait des domaines au nord du fleuve Congo, l'identification de ces terres serait un bon indice pour l'éclairage de notre question ce qui confirmerait Pigafetta et les traditions kongo sur l'étendue du Nsundi dans la vallée du Niari.

Dans une autre partie de son texte où il décrit les pays du Bas-Congo, Pigafetta peut nous aider à identifier les domaines Nsundi du nord. En effet écrit-il :

Au-delà du Zaïre, vers le nord, se trouvent la province du Palmar, c'est-à-dire de la « palmeraie », ainsi nommée à cause du grand nombre de palmiers qui y croissent, ainsi que les terres d'autres seigneurs qui confinent au territoire du roi de Loango (F. Pigafetta, 1591, p. 64).

Les terres d'autres seigneurs confinant au territoire de Lwangu sont une indication précieuse pour déterminer si le Nsundi occupant les deux rives du fleuve s'étendait dans la vallée du Niari. Si Duarte Lopes n'a pu nommer et identifier ces terres « confinant au Lwangu » au nord du fleuve, Dapper qui reprend Pigafetta, lui, le fera. Dans sa description de Lwangu et de ses voisins Dapper rapporte que : « *La province du Dingi*

*confine à celle de Loango, de Cacongo et de Vango, c'est un grand pays plein de bourgs et de villages »* (O. Dapper, 1668, p.325).

Localiser les trois pays confinant au Lwangu que sont : le Ndingi, le Kakongo et le Vungu est un exercice qu'il faut absolument résoudre. Car cette localisation est l'une des clés permettant de répondre à notre question. Il est déjà remarquable de constater que les trois textes anciens ne se contredisent pas même s'ils paraissent brouillés.

Dapper, sans peut-être le savoir, nous permet d'éclairer cette brouille tant les noms de ces pays ne sont pas de son invention et du fait qu'il les nomme en les transcrivant suivant la langue des peuples dont il décrivait les pays. Les relevés linguistiques dans ces textes anciens, de Pigafetta à Proyart, montrent qu'il s'agit de la langue Kikongo.

Dapper est connu pour avoir donné de la côte du Lwangu une description relativement bonne. Ce qui fait de lui, sur cette région d'Afrique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, meilleur que Pigafetta.

Le texte de Dapper est étonnamment exact quand il situe dans le même voisinage le Lwangu, le Ndingi, le Kakongo et le Vungu. En effet, il est en parfaite concordance avec la situation géographique, culturelle et linguistique de ces pays. En effet, tous ces quatre pays sont situés au nord du fleuve Congo

Le Kakongo, notre Cabinda actuel, pays côtier, confinait dans sa partie nord au Lwangu. Cette réalité demeure jusqu'à ce jour. Quant au pays de Vungu, il était localisé dans l'actuelle région de Tshela, le pays yombe et sundi du Bas-Congo en République Démocratique du Congo (RDC). Et selon Monseigneur J. Cuvelier, à juste titre, ce Vungu se situerait sensiblement au point de rencontre des frontières actuelles RDC-Cabinda-Congo. Ce Vungu se situait, comme aujourd'hui, à l'est de Cabinda. L'étude d'Albert Detreloux est assez pertinente sur le Vungu. Il écrit à propos :

Cette chefferie connue, depuis les découvreurs européens, sous le nom de royaume de Vungu, s'étendait des confins de Kakongo, où reste encore une grande terre du nom de Vungu et où ce nom entre dans de nombreux toponymes, à la région de Seke Banza, d'une aire indéterminée entre la haute Lubuzi et la haute Lukala jusqu'au fleuve Congo vers Matadi et en aval de ce port...il semble bien établi que la région de Tafi Mpaka et Tshimpi ait constitué un centre au moins de la grande chefferie de Vungu et que les Mbenza Kinganga actuels soient les héritiers les plus directs de cette chefferie. La terre de Tshimpi est déserte actuellement, rendue tabou par des très anciennes tombes de chefs. La tradition est très explicite sur les chefs inhumés à Tshimpi. Il s'agit, entre autres des premiers Mavungu, chefs de Vungu (A. Doutreloux, 1967, pp. 37-39).

Ce Vungu devait être très dynamique. Non seulement la toponymie le confirme dans les régions de Tshela et Matadi mais aussi l'anthroponyme Mavungu essaimé sur les deux rives du Congo de Mpinda au Lwangu en passant par le Cabinda. Le Vungu et le Kakongo ainsi identifiés, il reste à localiser le Ndingi. Pour le faire les indications de Dapper restent précieuses. Il affirme que ce pays confine aux deux autres. De ce fait, la localisation du Kakongo et du Vungu facilite alors celle du Ndingi. Si le Vungu et le Kakongo sont limités au sud par le fleuve Congo d'une part et que d'autre part les pays nommés par Dapper sont tous situés au nord de ce fleuve alors, il faut chercher le Ndingi dans la partie nord soit du Kakongo soit du Vungu.

Le Kakongo a pour voisin nord le Lwangu. Il ne reste alors que le nord de Vungu. Au voisinage nord de Vungu, la région yombe et sundi du Bas-Congo, n'existe alors d'autre terre que la vallée du Niari comme on peut toujours le constater aujourd'hui. Et Dapper de préciser que le Ndingi est un grand pays. En effet, la vallée du Niari est bien vaste. Puisque le Ndingi confine en même temps au Lwangu, au Kakongo et au Vungu,

l'évidence est claire : le Ndingi dont parlait Dapper est bien la vallée du Niari territoire de l'actuelle République du Congo. En effet, en dehors de la vallée du Niari il n'existe pas de terre qui soit à la fois voisin géographiquement et culturellement avec le Bas-Congo, le Cabinda et le Lwangu comme aujourd'hui. Deux gros villages (régions de Kayes et Yamba) portent encore ce nom éponyme dans ladite vallée.

L'exactitude de Dapper sur les terres voisines de Lwangu étonne. Car ce dernier n'a jamais visité ces pays et n'a fait que compiler les informations des travaux des auteurs de l'époque. Nous pensons que cette rare exactitude tient pour deux raisons. Premièrement les voyageurs portugais de la fin du XV<sup>e</sup> siècle présent au Kongo connaissaient le Vungu et donc ils étaient capables d'en donner des renseignements. Deuxièmement la baie de Kakongo ou Cabinda était aussi bien connue dès le premier temps lusitanien sous l'appellation portugaise de *Baia das Almadias*. Et puis, les commerçants hollandais, compatriotes de Dapper, qui prirent un temps le dessus sur les Portugais dans cette région à la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle avaient aussi du Kakongo et du Vungu une connaissance qui les auraient permis de bien les localiser. Dapper utilisa donc de bonnes sources pour nous montrer le Cabinda, le Vungu, et le Lwangu voisins de la vallée du Niari donc (le Ndingi).

Plus encore lorsqu'il affirme la communauté culturelle des pays du Vungu, du Ndingi et du Kakongo avec le Lwangu, Dapper entre ici dans l'ordre des évidences. Aujourd'hui encore cette réalité demeure telle qu'elle. En effet, les territoires du Bas-Congo (Vungu), de la vallée du Niari (Ndingi), du Cabinda (Kakongo) relèvent tous de l'aire culturelle kongo.

A ce stade de notre analyse il est à noter que le Mayombe ne formait pas la chaîne-frontière des royaumes de Lwangu et Teke. Ainsi le pays situé à l'est de Lwangu était bien le Ndingi, la vallée du Niari, un pays plein et semble-t-il dynamique. M. Soret affirme, pour soutenir sa thèse, que : « *Toutes les cartes,*

*tous les textes, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, situent les Teke immédiatement à l'arrière du royaume de Loango » (M. Soret, 1978, p.70).*

Il semble que c'est sur la base de cette affirmation qu'Abraham Ndinga Mbo avait tracé la frontière Lwangu-Teke sur le Mayombe (A. Ndinga Mbo, 1984, pp. 57-60).

Pigafetta rapporte que le royaume de Lwangu s'étendait à l'intérieur des terres sur deux cents milles soit 370 km où il rencontrait le *Pumbu*. Si on tient compte de cette indication, on placerait la limite est de Lwangu au-delà de Loutete.

Dapper quant à lui, il situe cette limite à cent cinquante lieues de la capitale (Bwali), soit à 666 km où le Lwangu, selon lui, rencontrait le Pombo teke. Ces distances et limites en dépit de leurs exagérations (Dapper surtout en fait trop) nous montrent en fait que la terre de « Pombo » n'était pas identifiée à la vallée du Niari. La vallée du Niari est identifiée avec l'antique Ndingi au nord de Vungu.

### **3- La vallée du Niari, un territoire d'expression toponymique**

Après une longue incursion sur le territoire des Kongo de la Vallée du Niari, permettons-nous de marquer un temps d'arrêt dans notre prospection étymologique afin de tenter de saisir concrètement comment se réalise l'appropriation de l'univers par l'homme via le nom de lieu, car, comme le dit Bernard Samson (1976, p 99), « nommer quelque chose, c'est se l'approprier en quelque sorte, le faire sien. L'inconnu entre dans le monde du connu et y offre un visage plus familier ». Attribuer à un être ou à un objet ou encore à un lieu un nom, c'est lui donner une véritable existence, le créer en quelque sorte en faisant émerger hors d'un anonymat dans lequel l'avait confiné son absence d'identité : « avec le nom, on touche la construction même de l'identité (...), chaque identité d'un être est construite

par rapport à son nom. C'est le moi unique » selon Pocquelin, (1983, p. 28). Cette observation peut être étendue au nom de lieu et en poursuivant le raisonnement, on peut soutenir que l'attribution d'un nom à un lieu marque son appartenance à un milieu humain particulier ; il fait désormais partie, il appartient au sens littéral du mot, à un univers culturel, à un groupe de personnes dont, il reflète la spécialité et cela, même si la dénomination fut attribuée par un moment, celui-ci véhiculant le bagage culturel de la communauté à laquelle il se rattache. Ainsi, que le font observer Geneviève et Philippe Pinchemel dans un intéressant article paru en 1981 à la page 229, « l'action toponymique représente une intervention géographique majeure : c'est par elle que la surface de la terre, d'anonyme, d'étrangère aux hommes, entre dans le patrimoine des sociétés humaines ; elle est bien le premier signe de l'appropriation de la terre par les hommes, le premier élément de la création d'un espace géographique dans le sens le plus fort ». La notion d'espace en soi a fait l'objet de nombreuses études. Cependant, aucune de ces études, n'a examiné même superficiellement les modalités d'appropriation de l'espace par l'intermédiaire du nom de lieu. Faut d'études théoriques concernant ce problème, nous tenterons de dégager certains phénomènes de base en scrutant l'univers toponymique dans le territoire de la Vallée du Niari. Nous savons tous que les noms des lieux et des peuples sont chargés d'histoire. A leur façon, ils disent le passé. Et si la mémoire collective les a conservés, c'est précisément pour les raisons même qui les ont fixés : parce qu'ils scandent les lentes mutations des sensibilités et mœurs, les étapes des migrations, les moments d'une nature apprivoisée, jusqu'à servir de repères à des ensembles ethniques et à leurs territoires. Les noms de lieux, tout autant qu'ils rappellent les faits, véhiculent les rêves et les légendes, s'installent au cœur des traditions orales (J. N. Jeanneney, 1987, p. 5). Aussi les noms de villages et des lieux traduisent-ils les réalités et les valeurs culturelles des fondateurs

et racontent à leur manière l’histoire des communautés (A. C. Ndinga-Mbo, 2004, pp.9-12). Par conséquent, la toponymie constitue un livre d’histoire à ciel ouvert pour nous montrer le Nsundi, au fondement du royaume de Kongo, étendu dans le Bas-Congo jusqu’à la vallée du Niari.

Voici les repères toponymiques nsundi-kongo déployés dans la Vallée du Niari. Ces toponymes donnent la confirmation de l’appartenance de ces territoires à l’aire culturelle kongo: Tsumbu, Kimpangala, Kimbenza, Dongo, Lwangu-Kikumba, Kivala-tadi, Kayi-Nsundi, Toto-Wola, Mazinga, Vava Kinaku, Kindu, Kumina, Kifuma, Mukomo-Kadi, Kula-Mwini, Kitsesi, Mukondzi Nongo, Kipanda, Kindiangu, Londe-lwa-Puku, Hinda, Kiniati, Londe lwa Kayes, Mikokoto, Ditadi, Kikasa, Mangakala, Yulu-Panga, Tsatu, Yanza, Panguï, Kuni, Kimongo, Kibuandi, Mbuku-Paka, Kinziété, Busamba, Nganda-Mbinda, Mukondzi, Mukeke, Kiongo Mbungu, Mbitina, Kibuende, Kimbedi, Tseke-Mbanza, Malwagu-Nzau, Nkoyi-Masanga, Mbulu, Matanguï, Kinkokolo, Tsanga, Kipanzu, Malengue, Nongo, Kongo, Kungu, Matembo, Kitsumbu, Kitamba, Paka, Kingoma, Nzo Panzu, Mayanguï, Mutombo, Maséo, Yanza-Mbaku, Banda-Kayes, Kimwanda, Kikondi, Tsanguï, Tombo, Kimbaoka, Tsuku-Malele, Kindamba-Sikila, Kindamba-Kiangu, Kiniangula-Mbunzu, Mikondo, Kivunda, Mbiongo, Simu-Lwangu, Kiwoyo, Mbanda-Kayes, Yulu-Ngete, Yulu-Pungi, Kimpambu-Kayes, Kingoyi, Ngoyo-Matsende, Kuni, Kimwele, Kongo-Kivunda, Kimbandi, Mukonzi, Kindiété, Boussamba, Mbuku-Paka, Mbuku-Mukongo, Mbuku-Tsongo, Ngoyo-Mafubu, Kibunda, Kingimbi, Kongo-Malemba, Kikongo, Ngongi, Kibati, Minionzi, Kingimbi, Kinyati, Kipanda, Kitsaku, Kimbaku, Kumbu-Diambu, Mabombo, Mbumba, Kayes-Mbaku, Nkondo, Nkindu, Mangembo, Kalembo, Yenge, Mbanda-Tseke, Mongo-Malemba, Mfwati, Mukukulu, Hungu, Ndamba, Mbanza- Sinda, Mbomba, Kindunga, Kitsumbu, Mikondo, beki, sikanga, Kimbonga, Mbioko, Mukaka, Bwadi,

Kibwese, Mukamba, Tsembo, Misangala, Biala, Malembe, ambumi, Kanga, Mbengo, Mbutsi, imwala, Kidimba, Manzau, Kamba, Hidi, Mbandakani, Bazinga, Kumbila, Mbanda-Nanga, Kiowa, Mila-Mila, Mbungu-Menga, Lumeni, Wanda-Kuni, Kimwanda, Kindamba-Yenge, Kindamba-Sikila, Kindamba-Kiangu, Tsanda, Kayes-Mbonga, Bisinga, Kikwala, Sundi, Kinsaka, Yulu-Mpanga, Mpanga, Tanga, adiada, labutoto, Mayanga, Hinda, Kihidi, Molo-Kayes, Kayes-Yoka, Kayes-Mbaku, Kindamba-Mbumba, Kingo-Mbungu, Kolo, Kimwanda, Kinaingui, Nkengue, Kingoma, Manguumbu, Nganda, Kingwala, Kingoyi, Kinsoko, Kiele, Ntari, Ndunga, Nsangu, Musanda, Yamba, Massangui, Mukala, Mukala, Nzabi, Kibunda, Mangembo, Nsumbu, Mayalama, Mpanga, Yul-Nkoyi, Mbelo, Muzanga, Ngoyo, Vungu.

Certains toponymes hydronymiques comme Lwati II et Lwati III, qui sont des rivières, rappellent en souvenir de la Lwadi des Kongo. Il en était de même des Bwende et des Beembe, qui avaient le contrôle du cours supérieur du Nairi, depuis son confluent avec la Bwansa jusqu'aux pays des Minkenge et des Hangala. D'autres toponymes comme Bwansa de ce texte se situaient au confluent du Niari et de son confluent la Bwansa, qui donna son nom au poste français.

Ces toponymes se trouvent concentrés entre la vallée du Niari, la région Kongo du Bas-Congo en République Démocratique du Congo et une bonne partie du Cabinda, les trois régions où s'étendait l'archaïque Nsundi. Ces toponymes identiques étendus dans ces pays sont la preuve de l'appartenance des Sundi, des Yombe (Vungu), des Dondo, des Woyo, des Kamba, des Beembe, des Ndiibu et des Kunyi au Kongo. Dans tous ces groupes Kongo, tant du point de vue morphologique et terminologique que du contenu sémantique, des mécanismes de son fonctionnement, de la distribution des rôles, la définition de la parenté est rigoureusement la même. Or c'est de cette structure anthropologique identique que jaillissent

l'organisation socio-politique et socio-économique de l'ancien royaume de Kongo.

L'identité sundi de la vallée du Niari n'était le résultat du désordre causé par Ambwila moins encore par celui de la traite négrière. Elle est la preuve que le Nsundi du Kongo s'étendait bien dans la vallée du Niari, confirmant ainsi la tradition orale reprise par Pigafetta et Cavazzi. Bien qu'il ait situé le *Vungu* et le *Ndingi*, Dapper n'avait pourtant pas compris que ces deux régions appartenaient au *Nsundi*. C'est à cause de cette méconnaissance qu'en une autre partie de sa relation il semble indiquer qu'entre le *Mayombe* et *Mbuku-Tsongo*, les marchands venus de la côte traversaient une « zone vide d'hommes ».

Et c'est sur ces égarements de Dapper que certains auteurs s'étaient appuyés pour imaginer « un no man's land » dans la vallée du Niari (M. Soret, 1959, p. 22). Contre cette assertion, les traditions historiques *kongo* et la toponymie montrent que le *Ndingi*, la vallée du Niari, et le *Vungu* sont *sundi-yombe*, pas par le vide mais par les hommes. Et que ces deux territoires formaient le *Nsundi* qui s'étendait aussi sur une bonne partie du Cabinda. Longtemps après la fondation du royaume de Kongo, les rois kongo du XVI<sup>e</sup> siècle mentionnaient le *Mbungu* ou le *Vungu* (le *Mbungu* et le *Nsundi* ne font qu'un seul et même territoire) comme la terre patrimoniale de leur royauté. On peut penser que ces rois exagéraient l'importance de leur *regnum*, ce qui fut le cas lorsqu'ils réclamaient leur domination sur les « Anziques », pays *teke*.

Mais il n'en pouvait pas être le cas avec le *Mbungu*. Dans le Nyadi-Sundi, vallée du Niari, les rois *kongo* n'exagéraient rien, ils étaient bien chez eux. La toponymie d'accord avec la tradition leur donnent raison (Batsikama, 1971). Si le Ndouo teke s'était arrêté si haut, il semble évident que son cours moyen appelé Nyadi-sundi était occupé par les Nsundi.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les missions européennes, sur les plateaux des cataractes, ont recensé des toponymes qui

établissaient le courant migratoire du Bas-Zaïre jusque dans la Vallée du Niari et sur le plateau des cataractes. Entre le Stanley-Pool et Boma, Stanley recense à travers sa carte de 1874-1877 (Carte Ge. D. 23065, Cours du Congo de Stanley-Pool à Boma, BN, Cartes et plans, Paris), les villages de Kingoma, Mbelo, Nzabi et Nsumbu. Albert Dolisie qui traverse le plateau des cataractes en 1884, mentionne, lui aussi, le village Nsumbu (Carte. Ge. D. 24652 (2), BN, cartes et plans, Paris), sur la route de Mata. La mission Rouvier en 1885 (Carte Ge. CC. 165 (10015), Mission Rouvier, BN, Cartes et plans, Paris), identifie sur la piste de Manyanga-Brazzaville, les villages de Ntari et Mukala en pays dondo.

En 1887, autour de Manyanga, on note l'existence de Nsumbu, Nsangu, Bidunga, Nkengue, Manyanga est justement considéré comme l'un des cols de traversée des Kongo. Tous ces villages existent encore en pays beembe. Toujours en 1887, Dupont (1890, p. 62) au cours de sa descente de Manyanga vers Boko-songho, passe le 14 novembre 1887 à Musanda et le 16 novembre 1887 à Muzanga. Ces deux villages existent encore sur le plateau beembe. Les disparitions constatées sont liées au regroupement des villages opérés par le colonisateur de mieux contrôler les indigènes et s'assurer une meilleure entrée des impôts.

Les journaux de route des explorateurs et des missionnaires renferment d'innombrables toponymes, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que la carte sur la carte d'Albert Dolisie, intitulée : la mission de l'Ouest-africain (Carte. Ge. 24652 (1), Missions de l'ouest-africain, 1884, (BN, Carte et plan, Paris), il repère, en 1884 les villages Nsangu et Ganda entre Phillipeville et Mukumbi aux pays Bwende, Donfo et Sundi.

Dans son journal de route de 1885, Albert Dolisie note deux fois le village Mandu, avant et après la traversée de la

Nkenke, au pays Kamba sur la piste des esclaves et des portages (J. Mouyabi, 1976, p. 35).

Sur le tronçon Bwansa-Brazzaville, la mission Rouvier note trois fois le village Kitamba et une fois Nsumbu.

Tous ces toponymes qui sont recensés sur le plateau beembe tout comme sur le plateau des cataractes existent encore. Les révélations seraient plus nombreuses si nous avons pu consulter toute la documentation des missions géographiques et militaires qui avaient parcouru la vallée du Niari au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce tableau qui aurait pu être fourni nous conduit tout de même aux interrogations suivantes : Nkengue, bâti sur les bords de la vallée de la Bwansa n'y serait-il pas en souvenir de Nkengue du Bas-Congo dans la vallée de l'Inkissi ? De même, Nganda de la Vallée du Niari n'y est-il pas en souvenir des Nganda du royaume de Kongo et des plateaux des cataractes ? Ne s'agit-il pas d'une simple coïncidence des toponymes ? Les quelques toponymes semblables entre la vallée du Niari et ceux recensés dans la région de Uige en Angola ainsi que ceux du Bas-Congo ne peuvent pas être le fruit du hasard. L'aléa ne se présente jamais de cette façon. Ce qui est sûr ce que l'histoire des peuples Kongo est celle d'une migration. Cette écrasante unité des anthroponymes dans ces localités nous offre, à l'évidence, le parcours du peuple kongo de la vallée du Niari, de la province d'origine, jusqu'à l'installation sur le territoire actuel.

Cette analyse toponymique épouse le point des informations de Jean Mouyabi (1995, p. 20) :

Les ancêtres des Beembe, Kamba, Sundi kunyi et Dondo ont séjourné sur les plateaux des cataractes au pays des Manyanga. Nous ne sommes pas surpris de retrouver dans l'actuel pays beembe des noms de villages et des localités où les premiers Beembe et Mikengue avaient autrefois vécu. Nous trouvons en effet sur les plateaux des cataractes et le pays beembe : yamba, Kingoyi, Mayalama, Ndungu, Kimbenza, Nkengé, etc. ».

Mais néanmoins, nous sommes en face d'une donnée constante et vérifiable qui permet de lire le processus migratoire sud-nord des Kongo de la Vallée du Niari.

Ces mêmes informateurs nous ont pu établir le lien avec la capitale de l'ancien royaume en révélant que : *Nous venons de Mbenz-Kongo* (J. Mouyabi, 1995, p. 21).

Il n'y a pas meilleure information que celle obtenue auprès des populations qui continuent à véhiculer la tradition de Kongo dya Ntotila dont le souvenir de Mbanza Kongo, la capitale, est parvenu jusqu'à notre génération, non seulement à travers les écrits des premiers explorateurs, mais aussi par les informations orales et toponymiques léguées par les Kongo migrants.

Les informateurs de Jean Mouyabi (1995, p. 23) retracent les étapes des migrations kongo de la vallée du Niari : « *Les premiers villages Beembe sur la rive droite du Niari furent Ngoyo, Limbedi, Kinduru, Kinzaka, Musampu* ».

Au-delà du plateau, beembe, l'onomastique change et tout toponyme d'origine Kongo est porteur d'histoire. C'est le cas des villages Kiniangui au pays Teke-Lali, au nord et nord-ouest de Mouyondzi dans le bassin de la Bouansa. Aussi, de la rive gauche de la Bouansa, les Beembe emportèrent-ils sur la rive droite les mêmes toponymes jusqu'à la porte de Sibiti. C'est ainsi qu'on peut lire les noms des villages comme Ngiri, Mandu, Musanda, kiniangui, Kolo, etc. c'est la preuve qu'ils restent attachés à leurs anthroponymes, toponymes et hydronymes, c'est-à-dire qu'ils demeurent liés aux sites d'origine dont ils perpétuent les noms.

## Conclusion

Il est difficile dans ces conditions de recherches de donner une conclusion satisfaisante pour tout le monde. Chacun pourra, en lisant ce texte en faire sa propre conclusion. De notre

côté, ce qu'il faut retenir ce que, le paysage toponymique kongo de la vallée du Niari s'est meublé peu à peu au fil de génération de dénomination reflétant tantôt des modes de vie des premiers occupants, le bagage historico-mental de ceux qui ont colonisé ce territoire si particulier de cette partie du Congo Brazzaville.

Ce texte n'a pas la prétention d'avoir épuisé la réflexion, même dans le cadre de la problématique dégagée. Son infime apport toponymique traduit une réalité à la lumière des traditions orales unanimes des Kongo de la vallée du Niari, d'une part, et aux circuits migratoires qui peuvent être dressés à la faveur des repères linguistiques, toponymiques et même historiques de l'autre.

On aurait pu le constater au cours de notre démonstration, l'identification de l'espace kongo de la vallée du Niari obéit tantôt à une logique rigoureuse, tantôt soumis aux aléas des intentions du dénommant.

D'ailleurs, l'appréhension de l'espace varie de façon importante selon les groupes ethniques qui occupent et façonnent le territoire, selon l'époque à laquelle la dénomination a été imposée.

En effet, tout élément de l'espace, toute forme de paysage sont, du fait de leur localisation et du jeu des combinaisons qui président à leur évolution des phénomènes uniques que l'on ne retrouve jamais semblable ailleurs ni à un autre moment. Un village, une rivière, un lac, un fleuve, une forêt, un lieu-dit, une montagne ont une personnalité est une identité. Un espace n'est jamais pareil à l'autre. C'est pourquoi, après avoir identifié le territoire des Kongo de la Vallée du Niari, après avoir montré l'appartenance autrefois de ce territoire à la province de Nsundi et enfin, après avoir recensé les toponymes dissimulés dans ee territoire kongo, il y a lieu de confirmer que, à l'en-soi de l'espace équivaut le pour-soi du nom, pour reprendre les expressions chères à Kant Emmanuel et aux tenants de l'existentialisme, le territoire kongo est une

expression des réalités toponymiques, car, après tout, « la terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres » (Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, 1939, p. 45).

## Sources et références bibliographiques

### Sources

#### Archives

Carte Ge. B. 283, BN, Carte et plans, Paris

Carte. Ge. D. 25697(1-2), BN, Cartes et plans, Paris

Carte. Ge. 23065, Cours du Congo de Stanley-Pool à Boma, BN, Cartes et plans, Paris

Carte. Ge. D. 24652(2), BN, Cartes et plans, Paris

Cartes Ge. CC. 165(10015), Mission Rouvier, BN, Cartes et Plans, Paris

Carte. Ge. D. 24652 (1), Mission de l'ouest-africain, 1884, BN, Carte et Plans, Paris

Carte. Ge. DD. (8259), carte sur le royaume du Kongo, collection bibliothèque de France, Paris

Dolisie, A, 277, Mi (1-2), Journal de route et note diverses, pièce 64/78, archive de France, Paris.

### Références bibliographiques

Antoine de Saint-Exupéry. (1939). *La terre des Hommes*, Mémoires, Gallimard Blanche, France, Paris, 224 p.

Avelot, R. (1905). Recherche sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogoué et de la région du littoral adjacente. *Bulletin du géographie historique et Descriptive*, T2, p. 132-135.

Balandier Georges. (1965). *La vie quotidienne au royaume de Kongo*, Paris Hachette, 286 p.

Batsikma Ba Mampouya Ma Ndwala. (1971). *Voici les Jagas ou l'histoire d'un peuple parricide bien malgré lui*, ONRD, Kinshasa, Office National de la recherche et du Développement, 320 p.

Baumann Hermann et Westermann Daniel. (1965). *Les peuples et mes civilisations de l'Afrique*, Payot.

Bontinck François. (1972). *Etudes d'histoire africaine, IV, Histoire du royaume du Congo (c. 1624)*, Nauwelaerts, Louvain, Paris.

Cavazzi, J. (1687). *Relation historique de l'Ethiopie occidentale : contenant la description des royaumes de Kongo, Angolle et Matamba*, Traduction de Labat, Paris.

Cholet Sgt. (1890). L'historique, In *Compte-rendu des séances de la société de géographie*, 203, p.

Cureau Ad, D. (1912). *Les sociétés primitives de l'Afrique Equatoriale*, Paris Armond Colin.

Cuvelier Jean. (1953). *Nkutam'a Mvila za makanda, Tumba*.

Cuvelier Jean et Jadin. (19584). *L'ancien Congo. D'après les archives romaines (1518-1640)*, Bruxelles.

Dapper Olfer. (1668). *Description de l'Afrique*, Amsterdam.

Doutroulouyx Albert. (1967). *L'ombre des fétiches : société et culture yombé*, Nauwelaerts.

De Bouveignes Olivier. (1951). *Jérôme de Montesarchio, apôtre du vieux Congo*, Grand, Lac, Namur, 216, pages

Dolisie, A. (1934). Note sur la route de Loango à Brazzaville. In *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, p. 288-294

Dupont, E. (188). *Lettres sur le Congo : récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve Congo et le confluent du Kassai*, Paris, Libraire- Editeur, 374 p.

Fu-Kiau-Kia-bunseki-Lumanisa, A. (1969). *Le Mukongo et le monde qui l'entourait (Cosmogonie kongo)*, Kinshasa.

Guillot B, Massala, A. (1974). *Histoire du pays Bembe* In *Cahier ORSTOM*, Brazzaville, Séries Sciences Humaines, vol VII, n°3, p. 41-54.

Hilderbrand, P, et Dellepâme. (1940). *Le martyr Georges Geel et les débuts de la mission du Congo (1645-1652)*, *Archives des capucins*, Anvers, Belgique, 430 p.

Kidiba, S. (2007). Les relations inter-claniques chez les peuples Sundi de la République du Congo du Congo : héritage de Kongo dya ntotila. In *Mbanza Kongo, Cidade a denterrar par preservar*, Luanda, n°01, p. 22-32

Laman, K. (1953). *The Kongo I*, *Studia Ethnographica Upsaliensia XII*, Stocklom, vol 4.

Laurent de Lucques. (1953). *Relation sur le Congo du Père Laurent de Lucques (1700-1717)*, Institut Royal Colonial (IRCB), Bruxelles, Belgique, 357 p.

Maistre, C, L. (1895). *A travers L'Afrique centrale, du Congo au Niger (1892-1893)*, Hachette, Paris, 282 p.

Mouyabi, J. (1976). *La piste des esclaves et des portages*, Mémoire de DEA, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, 125 p.

Mouyabi, J. (1995). *Les bembe des Kongo pas comme les autres*, inédit

Ndinga Mbo Abraham Constant. (2003). *Pour une histoire du Congo Brazzaville*, L'Harmattan, Paris.

Ndinga Mbo Abraham Constant. (2004). *Onomastique et histoire au Congo Brazzaville*, L'harmattan, Paris.

Ngoïe-Ngalla, D. (1983). Un cas de l'utilisation de l'anthroponymie en histoire. In *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, n°13. Brazzaville, p. 27-33.

Ngoïe-Ngalla Dominique. (2007). *Aux confins de Ntotila, entre mythe, mémoire et histoire*, Bajag-Meri, Paris.

NgoIe-Ngalla Dominique. (2007). *Les limites géographiques des grandes aires ethniques du Congo*, Bajag-Meri, Paris.

Pigafetta Filippo et Lopes Douarté. (1591). *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes*, traduit de l'Italien et annoté par Bal, Louvain Paris.

Randles, G, W, L. (1968). *L'ancien royaume du Congo des origines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris La Haye, Mouton, 274 p.

Soret, M. (1959). *les Kongo nord-occidentaux*, Presse Universitaire de France, Paris

Van Wing Joseph. (1921). *Etudes Bakongo: histoire et sociologie*, Bruxelles.

Vansina Jan. (1963). Notes sur l'origine du royaume de Congo. *JAH*, IV.

Vansina Jan. (1975). *The Kingdom of the middle Congo, 1880-1892*, Oxfort.